

de tout temps la race française : la générosité, l'amour des lettres et du bon goût, la gaieté gauloise et l'enthousiasme qui sont l'apanage de la France et qui ont fait accomplir tant d'actions glorieuses, inscrites dans les fastes de l'histoire. Nous n'avons pas à rougir de notre origine ; n'ayons pas honte de nous proclamer catholiques et français. De même que nous avons le droit et le devoir d'affirmer notre race.

Nous avons droit d'être fiers du chemin parcouru : à l'heure actuelle, nous sommes deux millions de Canadiens-français au Canada. Nos frères des Etats-Unis doivent être à peu près un million. Les choses vont vite à notre âge ; nous sommes sortis des langes de l'enfance.

Je ne connais pas de pays plus beau que le nôtre, je ne sache pas de peuple plus heureux au monde que les Canadiens-français.

Remercions la Providence qui nous a aimés et protégés jusqu'à ce jour, et demandons-lui de nous assister encore dans les combats de demain.

Mânes de Wolfe et de Montcalm, tombés tous deux le même jour au champ d'honneur ; mânes de Lévis, dont le dernier combat sur les bords du Saint-Laurent, fut une suprême victoire ; mânes de Montmorency Laval, qui fut le fondateur de ce vigoureux système d'éducation, dont nous récoltons aujourd'hui les résultats ; mânes des martyrs de 1837-38, victimes patriotiques dont le sang répandu a fait germer nos libertés politiques ; mânes de Lafontaine et de Baldwin, champions de nos droits constitutionnels ; mânes de Cartier ; mânes de Chapleau ; mânes de Mercier ; vous planez en ce moment sur nos têtes ; vous êtes témoins du spectacle de tout un peuple réuni ici pour se souvenir.

Quand vous repartirez ce soir, pour retourner vers ces régions de l'au-delà qu'on appelle le ciel, emportez avec vous l'hymne de reconnaissance, la prière de ce peuple, qui est venu s'agenouiller ce matin devant l'autel du Tout-Puissant pour le remercier et lui demander sa protection pour l'avenir.

Monseigneur, c'était un grand spectacle que celui de cette messe en plein air où vous avez officié, ce matin. Le Premier ministre, la magistrature, les principaux dignitaires du clergé et du pays y assistaient. Tant que le pays marchera dans cette voie, la main dans la main avec son clergé, nous n'avons rien à craindre.

Mes chers compatriotes, je ne puis m'empêcher de vous remercier pour le grand exemple que vous avez donné. Au cours de cette immense procession de cinquante mille hommes, ce matin, pas un qui ne fut sobre et digne. Ce fait parle hautement et à l'honneur du pays et à la gloire du clergé, qui ont formé un tel peuple.

En terminant, je vous répète : Restons Canadiens, proclamons-le bien haut, car notre race vaut n'importe laquelle qui existe actuellement au soleil. C'est là mon dernier mot.

Une mention d'honneur est encore due à notre Premier ministre fédéral, sir Wilfrid Laurier, pour la péroraison hautement patriotique de son beau discours au Monument National, le soir du 24.

Maintenant, dit-il, les temps sont changés ; nous n'avons plus de droits à conquérir, puisque nous jouissons de toutes les libertés ; mais nous avons le devoir d'assurer le respect des droits que nous avons conquis. Le Canada n'est plus une simple colonie, comme en 1834 ; il est devenu une nation. Son territoire est aussi vaste que celui de la Nouvelle-France. C'est une terre bénie de ceux qui l'habitent et enviée de ceux qui ne l'habitent pas. La concorde et la paix y règnent entre toutes les races unies sans se confondre pour travailler à l'œuvre commune. Nous avons réussi à faire disparaître les préjugés qui nous divisaient, à établir l'union fraternelle tout en évitant l'absorption d'une race par une autre. C'est l'idéal. La France et l'Angleterre ont toujours été en lutte. Leurs inimitiés les ont suivies sur ce continent où dès qu'elles sont apparues, elles se sont recherchées pour se combattre. Dans la grande querelle qui s'est terminée par notre défaite, je n'ai pas éprouvé la moindre humiliation, parce que je sais que si la tenacité anglaise a fini par triompher, la valeur française n'a pas un instant fléchi, n'a pas été vaincue. Jamais notre race n'a eu raison de baisser la tête devant les autres. A chaque homme d'Etat anglais que notre terre a produit nous pouvons opposer un homme d'Etat français. A côté de Baldwin se place Lafontaine ; à sir John Mc Donald nous pouvons opposer Cartier. J'aime mon pays, s'écrie en terminant sir Wilfrid, parce qu'il ne ressemble à aucun autre. Nous ne suivons pas les sentiers battus. Nous accomplissons une œuvre unique nous sommes les pionniers d'une civilisation nouvelle, fondée sur la confiance mutuelle, sur le respect des droits de chacun, et nous ne devons avoir d'autre préoccupation que d'assurer la grandeur du pays. Le Canada d'abord, le Canada toujours.

** A propos de la Saint Jean-Baptiste, le Journal dit :

L'union est à l'ordre du jour. On n'entend qu'une langue, la belle langue française ; les orateurs ne parlent que patriotisme, et les musiques ne retentissent que des chants joyeux de la patrie. Pourquoi faut-il que demain, — aujourd'hui, — le souci des affaires et la triste réalité des choses viennent ternir ce beau rêve de pure fraternité nationale ?

Pourtant, nous sommes faits les uns et les autres pour nous entendre. Nos origines sont communes ; nous étudions dans les mêmes livres aux mêmes écoles ; nous apprenons nos devoirs dans le même catéchisme ; nous nous agenouillons aux pieds des mêmes autels ; nous chérissons la mémoire des mêmes Canadiens illustres ; nous avons les mêmes ennemis à vaincre, les mêmes préjugés à détruire, le même idéal à poursuivre, le même but à atteindre ; et puis, au bout de cette vie si courte le même cimetière nous ouvrira le même champ de repos ; oui, en vérité, aucun peuple du monde n'est fait comme le nôtre pour s'entendre, s'unir et marcher avec une force irrésistible vers les mêmes destinées. Et cependant...

La Presse, de son côté, s'exprime comme suit :

« Chaque nationalité a les mêmes tendances, prend les mêmes éveils, éprouve les mêmes susceptibilités. Si les Canadiens français faisaient exception, c'est qu'ils seraient avachis et mauvais citoyens, indifférents à la chose publique. On devrait être fier, au contraire, dans les autres parties de la Confédération, de nos mâles aspirations, du caractère énergique que nous tâchons de développer en nous, pour fournir une bonne quote-part de travail et d'intelligence au développement de notre pays, qui est tout l'univers pour nous. Pendant que nos autres compatriotes appartiennent à l'Ecosse, à l'Angleterre, à l'Irlande autant qu'au Canada, les Canadiens-français ne connaissent d'autre lieu natal que ce coin de terre, dont nous ne sortirons jamais. La population générale de la Puissance est une population d'alluvion ; nous formons le sol primitif. Chez nous, pas d'alliage, pas d'exotisme, pas de choses importées. Canadien-français veut dire : « croissance indigène. » Douter de notre patriotisme, c'est tout simplement faire injure au bon sens et montrer toute absence de cœur et de sens commun. »

Et la Patrie :

« Nous avons raison de manifester comme nous l'avons fait hier, de nous affirmer avec fermeté, avec orgueil.

Nous sommes aujourd'hui deux millions de Canadiens-français au Canada et l'on en compte un million aux Etats-Unis. Nous croissons sûrement et rapidement, nos destinés s'élargissent, nos espérances sont exhubérantes, et nous pouvons aller vers l'avenir avec confiance, en maintenant les traditions de nos pères, en parlant notre langue française, en pratiquant les vertus familiales qui nous ont été léguées, en répandant l'instruction publique dans les foules et en apportant dans les luttes de la concurrence matérielle l'esprit d'ordre et de travail que réclament les besoins de l'heure présente. »

Le Pionnier avait déjà dit, la veille :

C'est demain la fête de la Patrie !

Nous du Canada français, nous ne nous accoutumons, en effet, jamais à célébrer le 1er juillet comme la vraie fête nationale, selon le cœur. Nous chômons bien cet anniversaire politique de la Confédération canadienne avec autant d'entrain et de loyauté que nos compatriotes d'autres origines ; mais la véritable solennité de la nation, celle où nos cœurs vibrent tout entiers, où nos âmes, sans arrière-pensée, s'adonnent à l'allégresse d'être un peuple, c'est bien le 24 juin, la Saint-Jean-Baptiste.

Au reste, ce ne sont pas les Anglais qui osent nous le reprocher, eux qui gardent si jalousement les traditions de leur fête de Saint-Georges ; ni les Ecosais, avec leur Saint-André ; ni les Irlandais, avec leur Saint-Patrice.

Donc, nous fêterons demain ce qui, pour nous, constitue véritablement la fête de la nation canadienne. Que nul ne s'y méprenne !

Or, ce festival de la nation, nous avons voulu le faire grandiose, cette année. Et il convient qu'il en soit ainsi, à l'aurore d'un siècle qui s'ouvre irradié pour nous de lumineux espoirs.

Elle devra être belle, notre Saint-Jean-Baptiste de demain, et constituer une manifestation unique, qui fasse époque en nos annales et donne à tous une haute idée de ce que nous avons fait, de ce que nous devenons.

** Le cadre restreint de cette revue nous force à arrêter ici les citations, que nous pourrions multi-

plier quasi à l'infini, tant il s'est dit, en cette occasion, des choses dignes de rester.

N'ajoutons qu'un mot pour donner raison à l'honorable juge Landry, du Nouveau-Brunswick, qui était venu représenter à la fête ses vaillants compatriotes, les Acadiens, nos frères cadets. Après avoir payé son tribut d'hommages à la fête du jour et à la façon magnifique dont il la voyait célébrer, il se plaignait amèrement de ce que les relations d'étroite solidarité ne soient point développées davantage entre Canadiens-français de la province de Québec et Canadiens-français des provinces maritimes, de l'héroïque Acadie.

L'honorable juge est dans le vrai : nous aurons à nous occuper beaucoup plus que nous l'avons fait jusqu'ici de nos frères du dehors, à nous dévouer davantage au succès des efforts des nôtres en Acadie et aux Etats-Unis, si nous voulons assurer, à l'influence française en Amérique tout le développement dont elle est susceptible.

** Avec l'honorable M. Joseph-Octave Villeneuve, sénateur pour la division Salaberry, et qui vient de mourir, dans la soixante-sixième année de son âge, disparaît un Canadien-français de marque. Le MONDE ILLUSTRÉ s'empresse, en hommage à sa mémoire, de publier aujourd'hui son portrait.

Né à Ste-Anne des Plaines en 1836, feu le sénateur Villeneuve reçut une instruction commerciale, et, à vingt ans, tenait déjà, angle des rues Saint-Laurent et Mont-Royal, le commerce d'épicerie où il a jeté les bases de sa fortune.

De bonne heure, M. Villeneuve prit une part active à la vie municipale, dans les municipalités grandissantes de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Louis du Mile-End.

Dès 1864, il était élu maire de Saint-Jean-Baptiste, et l'année suivante, préfet du comté d'Hochelaga. Il conserva cette charge pendant vingt-deux ans, jusqu'en 1886, lors de l'annexion du quartier Saint-Jean-Baptiste, alors qu'il devint échevin pour ce quartier, et n'abandonna ce poste qu'en 1894, pour occuper le siège de maire de Montréal.

En 1886, il était aussi élu député du comté d'Hochelaga à Québec. Défait, dans une élection partielle subséquente, il fut réélu de nouveau en 1890 et en 1892.

En 1896, il était nommé sénateur pour la division Salaberry. Il fut membre de la Commission du Port et occupa cette charge importante pendant plusieurs années.

Il fut aussi directeur de la Banque Jacques-Cartier, directeur-gérant de la Banque Nationale, l'un des administrateurs de l'Université Laval, directeur de la Compagnie de Coton d'Hochelaga, et les actionnaires du Journal l'avaient choisi dès le début, comme membre du Bureau de la Direction.

Le sénateur Villeneuve était conservateur.

RENÉ BERNARD.

LES BATEAUX

Le vent ride à peine les eaux.
Ils ont leurs voiles en ciseaux,
Leurs voiles brunes ;
De la falaise je viens voir
Ces deux ailes pleines d'espoir
Longer les dunes.

Ils ont leurs voiles en ciseaux
Et l'on croirait voir des berceaux
Qu'un flot balance,
Quand les marins chantent en chœur
La strophe qui remplit leur cœur
De somnolence.

Leurs deux voiles sont en ciseaux.
Elles semblent de grands oiseaux,
Au clair de lune,
Quand les barques, les soirs d'été,
Passent dans sa demi-clarté
L'une après l'une.

CHARLES DANOUÏE.